

Mt 6, 25-34 2 Co 4, 7-12

Dans ce célébrissime passage du sermon sur la montagne, Jésus nous parle du souci qu'il ne faut pas se faire.

Avec une particulière insistance : au v. 25, nous lisons « C'est pourquoi je vous dis de ne pas vous mettre en souci » ; au v. 28 « Pourquoi vous mettre en souci du vêtement » ; au v. 31 « Ne vous mettez point en souci » ; au v. 34 « Ne vous mettez pas en souci du lendemain. » Et le point d'orgue : « Qui par ses soucis peut ajouter une seule mesure à la longueur de sa vie ? »

Jésus s'attaque à un travers qui est nuisible parce que l'être humain y épuise ses forces.

Qu'il ait dû mettre en garde ses contemporains contre ce travers est bien la preuve qu'il a sévi de tout temps. Le souci est une inclination du caractère humain. Il y a une expression à la mode dans le langage courant et qu'on entend partout en ce moment, c'est : Pas de souci !

Mais on ne sait pas toujours clairement si ce sont les événements qui nous créent du souci ou si la disposition au souci qui est en nous se cherche des motifs pour exister.

Car le souci revêt deux sens : celui de l'inquiétude – on est inquiet de l'évolution de telle maladie – et celui d'avoir plus – j'ai le souci de me développer, de m'agrandir. Selon ce second sens, on pourrait traduire ainsi: « Qui par ses soucis peut ajouter une seule longueur à son développement ? » Vous voyez, d'un côté l'inquiétude, de l'autre l'ambition.

Si nous examinons la situation économique actuelle, on trouve ces deux sens. Notre illusion commune fut de croire à une croissance indéfinie, à une marche en avant ininterrompue, à des possibilités d'expansion illimitées. Notre souci principal était celui du « toujours plus loin, toujours plus haut, toujours plus fort ». Il y avait une démesure qui était devenue normale.

Et puis la marche en avant s'est brusquement inversée. La croissance s'est changée en décroissance, avec toutes les conséquences prévisibles. Et nous payons maintenant en inquiétude concrète – que mangerons-nous demain, que boirons-nous, de quoi serons-nous vêtus ?- le fait d'avoir nié que les limites existent de toute façon et que notre monde est un monde fini.

Or Jésus affirme que ces choses-là, ce sont les païens qui les recherchent. Pourquoi utilise-t-il ce terme de païens et qui sont-ils ?

Dans le contexte de l'époque, les païens désignent ceux qui se tiennent en dehors de la révélation du Dieu unique, et qui servent les dieux qu'ils se fabriquent eux-mêmes.

On pourrait se demander, au vu de la débâcle actuelle, si les païens ce ne serait pas nous. Est-ce que nous n'aurions pas servi des divinités artificielles et abstraites— La croissance toujours ascendante par exemple, ou la main invisible du marché ?

« Vous serez comme des dieux ! », telle est bien la promesse que le Tentateur glisse à l'oreille de l'homme et de la femme primordiaux.

D'ailleurs un mythe grec, donc techniquement païen, illustre exactement le propos de Jésus. C'est le mythe de Prométhée. Ce mythe dit qu'au commencement, l'être humain se distingue des dieux en ce qu'il est mortel. A la différence des immortels de l'Olympe, il n'est qu'un animal démuni et condamné à disparaître. Alors Prométhée – dont le nom signifie celui qui pense en avant, c'est à dire celui qui se fait du souci - intervient pour améliorer cette condition mortelle. Il va s'arranger pour voler le secret du feu au forgeron Hephaïstos et le donner à l'homme. Le feu, c'est l'outil universel, l'outil qui sert à faire d'autres outils, le progrès... L'outil du Progrès, du développement indéfini de l'homme. Prométhée incarne le refus des limites.

Force est de constater que nous affrontons les effets d'une époque prométhéenne.

Tout cela, ce sont les païens qui le recherchent. Ce que vise ici Jésus, c'est de nous délivrer de nous-mêmes. Nous délivrer de ce que les anciens théologiens appelaient en latin le *primus affectus*, le premier mouvement, la réaction spontanée. En chacun de nous est un païen qui sommeille. Notre premier mouvement, c'est bien de suivre l'exemple de Prométhée : se mettre en souci pour se rapprocher des dieux...

Le Christ invite donc à se replacer sous le regard du seul vrai Dieu, le Dieu du Sinaï.

Afin de retrouver les limites qui sont les nôtres. Devant Dieu, nous sommes des créatures. Etre une créature signifie avoir des limites. La première limite, c'est de ne pas être à nous même notre propre source, notre propre origine. Nous recevons notre être d'un Autre et des autres. Cette limite-là, il est impossible de la repousser ou de ruser avec elle.

Faut-il alors conclure qu'on doive se contenter, comme la cigale de la fable, de la croyance naïve à une Providence qui finirait par tout arranger - Dieu est avec nous, nous sommes protégés, pas de souci ?

Je ne le pense pas. Mais j'en tire deux enseignements fondamentaux.

Le premier enseignement est donné par l'image des lys des champs.
« Considérez comment croissent les lys des champs ; ils ne travaillent ni ne fi-

lent et pourtant je vous dis que Salomon même, dans toute sa splendeur, n'était point vêtu comme l'un de ces lys ».

Le lys ne se trompe pas, il fait exactement ce pourquoi il est fait. Il atteint son but en fleurissant en tant que lys. Malgré ses limites étroites – il naît aujourd'hui et demain sera brûlé parce que fané - il atteint une sorte de perfection en s'épanouissant. Le lys fait valoir ce qu'il a, la splendeur de sa fleur.

Appliquons cela à nous: faisons valoir ce que nous avons, ce qui a été donné à chacun, dans les limites qui sont les nôtres.

La chose importante consiste à se connaître soi-même. A faire le compte de nos données, de nos atouts, de nos talents en même temps que de découvrir et d'accepter nos lacunes. Puis, munis de cette connaissance, mener notre jeu le mieux possible avec les cartes qui nous ont été distribuées, plutôt que de spéculer sur tout ce que nous pourrions faire avec les cartes que nous n'avons pas.

Une autre image de Jésus va dans le même sens : « Quel est le roi qui, sur le point d'aller livrer bataille à un autre, ne délibère d'abord pour voir s'il peut, avec dix mille hommes, marcher à la rencontre d'un ennemi fort de vingt mille ? ».

Il s'agit de mener notre guerre le mieux possible avec les ressources dont nous disposons. Ce qui nous est proposé, ce n'est ni de s'accroître à l'infini, ni de s'en remettre à l'irresponsabilité de la cigale, mais de rayonner de la grâce reçue. Et pour rayonner de la grâce reçue, il faut en prendre conscience. Prendre conscience que vous êtes la lumière du monde, que vous êtes le sel de la terre, que vous êtes le levain dans la pâte... Prendre conscience de ce que le ciel vous a donné. Le plus efficace remède contre l'inquiétude, c'est de faire ce qu'on a à faire, faire ce pourquoi on est fait, à l'image du lys de champs.

Le second enseignement est moins immédiat. Nous entrons dans le temps liturgique de la Passion qui nous conduit en direction de Pâques. Nous ne pouvons ignorer que l'homme du sermon sur la montagne est aussi l'homme de Pâques.

Me sera-t-il permis d'éclairer les paroles de celui-ci à la lumière de celui-là ?

Pour le Christ comme pour ses auditeurs, il y a une évidence : la compagnie de Dieu ne cesse pas avec la mort. Du coup la parole du Christ ne se cantonne pas à la seule scène de la vie terrestre, comme le ferait celle d'un philosophe ou d'un sage. Elle présuppose un arrière-plan, une coulisse, un au-delà de la scène. Si nous appartenons à Dieu, nous lui appartenons non seulement sur la scène de la vie mais aussi dans ces coulisses qu'on appelle la mort. « Quand je marcherai dans la vallée de l'ombre et de la mort, je ne craindrai aucun mal, car tu es avec moi... »

Avez-vous remarqué que le psalmiste vient ici en écho parfait au « à chaque jour suffit sa peine » du texte évangélique ? Nous n'avons rien à craindre, vraiment rien...

Alors sachons ajouter à l'insouciance préconisée par Jésus le courage de l'espérance. Le courage de l'espérance tire son origine de Dieu. Il émane de la solidité de notre être intérieur. Si notre vie appartient à Dieu, si nous vivons de sa grâce, cela veut dire qu'au bout du compte, nous finirons par surmonter les puissances négatives qui s'abattent sur nous, même si nous ne devons pas sous-estimer leur importance et leur pouvoir.

Si notre vie appartient à Dieu, cela veut dire que nous ne serons pas subjugués par les défis si redoutablement inouïs qui se posent aujourd'hui.

Tenez fermement au Christ.

A l'heure du danger, c'est cet acte de foi tranquille qui nous rend à nous-mêmes et prépare les redressements à venir.

Amen